



Première
ANNEE



VOLUME
premier.



NUMERO

20



7
Juillet
1898

LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DE LECTURES CHRETIENNES,
PUBLIEE
avec l'autorisation
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,

PAR L'IMPRIMERIE
JEANNE d'ARC à Masson.
Comté Labelle, Qué.

PRIX: \$1.00 par année.



En vente à l'imprimerie JEANNE d'ARC,
MASSON, COMTÉ LABELLE, P. Q.

Compositions musicales de Mr l'abbé
Auguste Thibault.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

Musique religieuse.

MONTRÉAL 2 OCTOBRE 1897.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis heureux de vous dire combien les cantiques de l'abbé Aug. Thibault sont beaux et empreints du cachet d'une grande piété. La mélodie en est harmonieuse et chantante, et l'accompagnement, sans être difficile, ne manque pas de richesse et de goût. C'est donc faire une œuvre excellente que de répandre ces cantiques, et c'est aider singulièrement la piété dans les âmes que de les faire chanter dans nos paroisses et nos pensionnats.

Votre respectueux serviteur en N.-S.,

H. L., Prêtre.

T'AIMER, C'EST LE CIEL! Duo à l'Eucharistie,40
DIVINE HOSTIE! Duo concertant à l'Eucharistie,40
JÉSUS EST PLUS DOUX ENCOR! Duo à l'Eucharistie,50
L'HOSTIE DE PAQUES! Solo et chœur à 3 voix,50
ACCLAMATIONS À MARIE, à 3 voix égales,40
GLOIRE À JOSEPH! à 3 voix égales,40
LE LIS DE St JOSEPH, Duetto,40

3 de ces morceaux, au choix, \$ 1.00

Les 7 morceaux ensemble, \$ 2.00

Musique récréative.

Pour Jeunes Gens

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
LE PETIT POUCKET. Opérette en 2 actes,75



PLACE A DIEU!

La Famille Chretienne.

VOL. I. No. 20. — 7 JUILLET, 1898.

SOMMAIRE :

Evangile du sixième Dimanche après la Pentecote. — Calendrier. — Le don de Piété. — A travers le monde. — Chronique militaire. — La modestie. — Conte de Ghetto. — Le Scapulaire du Mt Carmel. — Vie de sainte Marguerite de Cortone

Evangile du VI^e Dimanche après la Pentecote.

✠ *Suite du saint Evangile selon saint Marc. — Ch. 8.*

EN ce temps-là, Comme Jésus était suivi d'une grande foule de peuple qui n'avait pas de quoi manger, il appela ses disciples, et leur dit : J'ai pitié de ce peuple ; car voilà déjà trois jours qu'ils sont avec moi, et ils n'ont rien à manger : si je les renvoie à jeun chez eux, ils tomberont en défaillance en chemin, car plusieurs sont venus de loin. Ses disciples lui répondirent : Comment pourra-t-on, dans ce désert, trouver assez de pains pour donner à manger à tant de monde ? Il leur demanda : Combien avez-vous de pains ? Sept, lui dirent-ils. Alors il ordonna au peuple de s'asseoir à terre ; puis il prit les sept pains, rendit grâce à Dieu, les rompit, les donna à ses disciples pour les distribuer, et ils les distribuèrent au peuple. Ils avaient encore quelques petits poissons ; il les bénit et les fit aussi distribuer. Tous ceux qui étaient là mangèrent, et furent rassasiés, et on remporta sept corbeilles pleines des morceaux qui étaient restés ; or ils étaient au nombre d'environ quatre mille ; et Jésus les renvoya.

CALENDRIER
Juillet.

10 DIM.	VI ap. Pent. Dédicace de toutes les églises.
11 Lun.	De l'octave.
12 Mar.	ST JEAN GUALBERT, abbé.
13 Mer.	ST ANACLET, pape et mart.
14 Jeu.	ST BONAVENTURE, Ev. et conf.
15 Ven.	ST HENRI, conf.
16 Sam.	N. D. du Mt Carmel.
17 DIM.	Octave de la dédicace.

Le don de Piété.



QUELS sont les effets particuliers du don de piété? On compte deux effets principaux ou actes particuliers du don de piété, suivant les objets à l'égard desquels il s'exerce. Ces objets sont: Dieu, et tout ce qui lui appartient, ses temples, ses ministres, sa parole; le prochain, son corps et son âme. Dieu étant le principal objet du don de piété, il en résulte que l'acte principal de ce don est le culte filial, intérieur et extérieur, que nous rendons à Dieu.

Culte intérieur. Il se compose de tous les sentiments de foi, d'espérance, de charité, imprimés dans un cœur amolli par le feu de la piété filiale. Tous revêtent un caractère particulier qu'il est difficile d'exprimer. En effet, comment dire les élans d'amour, les résolutions héroïques, les larmes délicieuses, les saintes voluptés, les douces familiarités, la confiance et les confidences enfantines, les plaintes mêmes et les tendres reproches de l'âme, qui se sent la fille et l'épouse de son Dieu? Prêtons l'oreille à quelques-uns de ses accents. Dans ses tendresses, elle lui dit: Vous êtes mon bien-aimé, vous êtes à moi, je suis à vous; je vous tiens et je ne vous laisserai point aller. Dans ses générosités: Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt; vous êtes mon partage; hors de vous, il n'y a rien pour moi au ciel ni sur la terre. Dans ses aridités: Jusqu'à quand m'oublierez-vous? vous voyez bien que je suis devant vous comme une bête de somme, comme une outre gelée.

Dans ses tristesses: Pourquoi détournez-vous de moi votre visage? pourquoi vous endormez-vous? est-ce que vous n'entendez pas que ma voix

est devenue rauque à force de vous appeler? Mais vous avez beau faire, je ne m'en irai pas que vous ne m'ayez bénie. Dans ses découragements : Quand vous me tueriez, j'espérerais encore en vous. Dans ses souffrances : Il faut avouer que vous êtes merveilleusement habile à me tourmenter ; est-ce donc que je suis dure comme les pierres, ou ma chair est-elle d'airain? Vous sied-il de décharger votre puissance sur une feuille que le vent emporte? Dans ses revers de fortune ou dans la perte de ses proches : Je me suis tue et n'ai pas ouvert la bouche, parce que c'est vous qui l'avez fait : oui père, qu'il soit ainsi puisque vous l'avez trouvé bon. Dans ses fautes mêmes : Vous êtes mon père et mon rédempteur, vous me pardonnerez mon péché, parce qu'il est bien grand.

Voilà quelques-uns des sentiments que le don de piété forme dans l'âme, et qui donnent la mesure de la supériorité morale dont le monde chrétien est redevable au Saint-Esprit. "

Culte extérieur. A ses sentiments de piété filiale correspond un ordre de faits, privés et publics, empreints du même caractère. Faits privés : Entre le Père céleste et l'homme son fils, tout devient commun ; mêmes joies, mêmes tristesses, mêmes intérêts, mêmes pensées, même but. Pénétré de tendresse, cet enfant aime par-dessus tout la gloire de son père. Afin de la procurer ou de la réparer, prières, mortifications, aumônes, bons exemples et bons conseils, travaux, dévouements : rien ne lui coûte. A la vue des outrages faits à son père et des âmes que le paganisme moderne lui ravit, la vie lui pèse. Pour en alléger le fardeau, il s'associe avec ardeur à toutes les œuvres réparatrices. La plus précieuse de toutes, la *Propagation de la foi*, n'a pas de plus zélé partisan. Pas une nouvelle conquête de l'Evangile, dont le récit ne le comble de joie : pas une persécution qui ne l'émeuve jusqu'aux larmes.

S'il aime la gloire de son père, il aime aussi sa maison. Le son de la cloche qui l'y appelle fait vibrer toutes les fibres de son cœur et amène sur ses lèvres les paroles des vrais Israélites : Quel bonheur ! voilà qu'on me dit : Nous irons dans la maison du Seigneur. Son maintien traduit le respect filial dont il est pénétré. La pompe des cérémonies, la magnificence des ornements sacrés, l'éclat des vases de l'autel, forment son plus doux spectacle. Loin de trouver, comme les Judas anciens et modernes, que les splendides étoffes, l'argent, le marbre, les pierres précieuses, offerts à Notre-Seigneur dans ses temples, sont une perte, il voudrait avoir les richesses du monde entier pour en faire hommage à son père. Tels sont les dispositions et les faits qui, dans l'ordre privé, traduisent l'esprit de piété filiale.

Faits publics. La plus haute expression du don de piété filiale est le culte catholique : il nage comme dans un océan d'amour. Dans ses fêtes,

dans ses sacrements, dans ses cérémonies, rien de sombre, de sec ou d'effrayant ; tout, au contraire, respire la douceur et porte à la confiance. L'amour seul chante, et le catholicisme chante toujours. Il chante ses joies et ses tristesses ; ses craintes et ses expiations même les plus dures ; il chante même la mort et les mystères de la tombe.

Or, il chante toujours, parce qu'il aime toujours, et que son amour est toujours plein d'immortalité. Que disent tous ses chants, ses hymnes, ses proses, ses préfaces ? Une seule chose, l'amour. Que sont-ils, en effet, sinon la traduction, sous mille formes variées, de la divine prière de l'amour filial : *Notre Père qui êtes aux cieux ?* Rien de semblable ne s'est vu et jamais ne se verra, ni chez les païens ni chez les hérétiques. La raison en est que l'esprit de piété ne se trouve que dans l'Église.



A TRAVERS LE MONDE.

Gens comme nous. — Au cinquantenaire de l'œuvre des faubourgs à Paris, le cardinal Perraud a terminé son allocution par ce trait :

“ Une pauvre femme aigrie par la misère disait à une grande dame : “ S'il y avait un Dieu, il n'y aurait pas de gens comme nous. ”

” La grande dame, pour toute réponse, multiplia ses bontés à l'égard de cette pauvre femme. Et cette dernière fit, à l'insu de sa visiteuse, appeler un prêtre à son lit de mort. Comme la grande dame félicitait la pauvre femme revenue à des idées meilleures, celle-ci répliqua : “ Je vous avais dit que s'il y avait un Dieu, il n'y aurait pas de gens comme nous. Maintenant, je crois qu'il y a un Dieu parce qu'il en faut un pour qu'il y ait des gens comme vous ! ”

Le Pape. — Le Saint-Père, en donnant la Première Communion à ses deux petites-nièces, Gabrielle et Agnesina, et à son petit-neveu, Stanislas, a pris ce dernier sur ses genoux et a rappelé sa Première Communion, il y a soixante-dix-sept ans, à Viterbe, et, comme la mère le félicitait de sa bonne santé :

— Oui, a dit Léon XIII, je suis *très bien*, je n'ai aucune des infirmités de la vieillesse, je marche bien, j'ai l'intelligence lucide, c'est une vraie grâce de la Providence ; ce sont les prières des bons fidèles qui me soutiennent.

Et pourtant, voyez la vie que je mène : tous les jours, je passe près de seize heures au travail ou en réceptions. Je dors à peine deux heures par nuit ; et cela dure depuis vingt ans ! Vingt ans toujours enfermé ! Que feriez-

vous, Stanislas, si l'on vous enfermait pendant vingt ans ?

— Eh ! j'attendrais qu'on me fit sortir.

— C'est bien ainsi que je fais, ajoute le Pape.

— Espérons, reprit la comtesse, que cette vingtième année sera celle de votre délivrance, Très Saint-Père.

— Oui, car cette situation est anormale, elle ne peut durer. Aussi, voyez toutes les révolutions, on dit que la faim les a occasionnées ; la vraie cause, c'est qu'on éloigne le peuple de la religion, alors il se révolte. Il a besoin d'être reconstitué et rapproché de Dieu. Le Pape seul peut faire cela, parce qu'il est le premier élément d'union et de force ; mais il faut qu'il soit libre et je ne le suis pas !

La ville souterraine. — Au comté de Kent, Angleterre, village d'Hollingbourne, des terrassiers qui creusaient des fondations disparaissaient tous dans les entrailles de la terre ; — il y avait un trou noir. — Echelles, lanternes, on les trouve ahuris, contusionnés, vivants.

— La crypte avait 100 pieds de long sur 30 ; les piliers réguliers étaient taillés en plein roc, — le long des parois, des chambres spacieuses pour 20 personnes chacune. — Au fond, on trouve un tunnel ; — le propriétaire suit pendant 300 pieds, arrive à un beau carrefour. Six tunnels partent de là disposés en éventails. — Des éboulements empêchent de poursuivre. — Huit savants arrivent, constatent qu'un peuple s'est caché là. — Etaient-ce des troglodytes (habitants des cavernes), — ou une bande de voleurs, — ou les dépendances d'un château-fort. — Hélas ! on n'a pas trouvé de bibliothèque ! — Peut-être un peuple s'est-il enseveli, là, comme aux catacombes de Rome, et la crypte à piliers serait une église ? — Le propriétaire, ne trouvant pas à louer ce palais souterrain, va y cultiver des champignons.



CHRONIQUE MILITAIRE.

De la Croix.

AVEC ses hauts et ses bas, ses victoires démenties, ses triomphes grossis outre mesure, ses blocus illusoire, ses canards fantastiques et ses cyniques *humbug*, la guerre hispano-américaine se poursuit, sans qu'il soit possible à l'Europe anxieuse de savoir vers lequel des deux adversaires penchera la balance.

Les Yankees ont pour eux l'or, et surtout cet orgueil immense, irréductible qui fait le fond de cette race de commerçants, orgueil auprès duquel la

morgue castillane, elle-même, pâlit ; qu'advientra-t-il de la puissance américaine, si elle arrive à faire entrer en ligne les forces de son armée de terre, ou si, chose non improbable, l'Espagne parvient à attaquer à son tour, les Etats-Unis chez eux ?

Les Yankees feront-ils d'aussi bons soldats que leurs pères, lutteurs remarquables de la guerre de Sécession ? J'en doute. On ne passe pas sans transition du confort et de l'extrême liberté de la vie américaine à l'existence rude des camps, et le commerçant satisfait et sûr de lui ne se transforme pas du jour au lendemain en un soldat capable d'affronter les difficultés et les rigueurs d'une campagne.

Témoin la plaisante historiette que j'emprunte à Félic Duquesnel et qui prouve que si l'Américain ne manque pas de courage, sa bravoure, doublée d'une vanité sans bornes, atteint sans effort la témérité la plus inconséquente et la plus folle :

Un officier français fut chargé de suivre les opérations de la guerre de Sécession.

Dans cette guerre, un point vraiment intéressant, raconte notre compatriote, fut l'organisation des armes spéciales, telles que le génie et plus encore l'artillerie, qui demandent des études et des connaissances particulières auxquelles rien ne saurait suppléer. Or, on improvisa des fonderies dont les canons furent plus redoutables pour ceux qui les tiraient que pour l'ennemi à qui on adressait la mitraille. J'obtins d'être accrédité auprès d'un colonel de l'armée du Nord pour assister aux "épreuves" de nouveaux canons frais éclos de sa fonderie et qu'il allait expédier après expériences.

Mon colonel, qui n'était pas de grande compétence, car il avait été avant la guerre simplement charcutier ou, plus noblement, fabricant de jambons, fit installer les canons sur un vaste plateau bordé de rochers, puis il m'invita à les examiner, ce que je fis avec grand soin. Après quoi, je lui dis :

— Vous savez que vos canons sont défectueux ; on peut craindre qu'ils n'éclatent à la première décharge.

Il me regarda avec mépris et me répondit brutalement comme un homme blessé :

Allez-vous-en, si vous avez peur ; mes canons sont excellents. Je le sais bien, puisque c'est "moi" qui les ai fondus. D'ailleurs, "moi" je ne sais pas ce que c'est que d'avoir peur ; mais vous, vous pouvez vous retirer, si vous voulez, ou bien vous mettre à l'abri.

Je n'en menais pas large, comme on dit ; toutefois, la provocation était directe, il me parut que l'honneur français se trouvait en jeu.

— Je reste avec vous, répondis-je ; mais, je vous le répète, nous courons le plus grand danger.

— *All right !* fit-il dédaigneusement.

Puis il dit en anglais quelques mots à ses hommes qui haussèrent les épaules et se mirent à rire. Ensuite il commanda la manœuvre, sans vouloir prendre aucune précaution. Plus mort que vif, je l'avoue, je restai immobile auprès de lui.

Au premier coup, le canon éclata avec un bruit formidable, les servants furent tués sur leur pièce et le colonel coupé en morceaux. Par une grâce providentielle, je fus seul épargné sans une égratignure, je perdis seulement mon épaulette broyée par un éclat, tandis que mon képi volait en l'air, élevé par la commotion, et que je roulais par terre, sans connaissance.

On ramassa avec soin les membres épars de l'infortuné colonel, qui fut reconstitué dans un panier, presque au complet, et l'on fit appeler, par téléphone, son fils qui habitait la ville voisine. Il vint aussitôt, contempla avec attendrissement les débris paternels, essuya une larme, et dit d'une voix émue : « Pauvre père ! il n'est plus bon à grand'chose ! »

Ainsi se termine l'histoire de l'artilleur improvisé. Je les déclare savoureux, ces deux types d'Américains, cueillis au vol par un des nôtres. Le père commerçant ignare, bombardé colonel d'artillerie, jouant sa vie sottement dans une poussée de fol orgueil. Le fils, froid et impassible devant les restes de son ascendant, utilitaire jusqu'au bout,

Ils résumant cette race, non sans valeur, qu'ont à combattre les Espagnols, soldats tenaces, sobres, ardents et patriotes. Si la guerre permet aux deux combattants de se mesurer en champ clos — j'entends ailleurs que sur mer, où des escadres invisibles bombardent sans danger passes et batteries, — la lutte entre les troupiers espagnols et les gardes nationaux de Tampa nous réservera, je crois des, surprises.

LA RAMÉE



PRIONS.

AFIN de former une véritable croisade de prières pour le succès de la lutte contre les mauvaises lectures, je célébrerai la sainte messe chaque Dimanche, à l'intention de tous ceux qui veulent bien s'unir à nous et réciter chaque jour un « *Notre Père* » et un « *Je vous salue, Marie* » dans ce but.

Cette promesse sera valide aussi longtemps qu'elle sera annoncée dans « *La Famille Chrétienne*. »

A. L. Mangin, prêtre, directeur.

LA MODESTIE.

Qu'est-ce que la modestie ?



La douceur et la modestie sont deux sœurs qui vont rarement l'une sans l'autre, et se servent mutuellement d'ornement et d'appui.

La modestie est un sentiment de l'âme qui, nous éclairant sur nos défauts, nous empêche de nous enorgueillir de nos vertus, et répand sur tout l'extérieur une certaine timidité gracieuse qui n'exclut ni l'aisance ni l'à-propos.

La modestie connaît les vertus qu'elle possède, mais ne les étale pas sans motifs ; elle accepte simplement les éloges qu'elle mérite, mais ne les provoque jamais.

Avantages de la modestie par rapport aux jeunes gens et aux jeunes filles.

La modestie, est le plus bel ornement des deux sexes.

C'est leur ange gardien rendu sensible et les entourant comme d'une auréole lumineuse et douce. C'est l'éclat de cet ange qui fait baisser le regard des profanes, revêt la jeune fille d'un reflet qui rappelle le ciel et attire l'affection ; et entoure le jeune homme d'une atmosphère de respect.

La modestie est dans le regard, dans le maintien, dans la toilette, dans la parole ; elle se voit partout sans cependant qu'on puisse dire : C'est telle ou telle manière qui rend modeste.

Dans la même manière de porter la même parure, on distingue la personne modeste et celle qui ne l'est pas.

La modestie n'est pas au-dehors, elle est dans le cœur, où elle réside avec l'innocence, sa compagne inséparable, et de là elle fait rayonner la grâce comme le soleil fait rayonner la lumière.

La jeune fille ne sait pas qu'elle est modeste ; elle ne peut pas être autrement. Seulement, dès qu'elle n'est plus innocente, elle sent qu'il lui manque quelque chose.

C'est peut-être son ange gardien qui a replié ses ailes et ne la protège plus... Pauvre jeune fille !

Autrefois elle soignait à peine sa parure, et tout ce qu'elle mettait lui allait bien ; maintenant elle rêve à sa toilette, et, toujours mécontente, elle cherche toujours de nouveaux atours.

Comprend-elle que ce qui faisait sa beauté a disparu ?

Avantages de la modestie par rapport aux autres.

1° La modestie rehausse l'éclat des vertus qu'elle accompagne, comme dans un tableau les ombres relèvent les figures, et, tout en diminuant la

vivacité des couleurs, leur donnent une teinte plus douce et plus belle.

2^o La modestie ôte à la critique tout moyen de nuire.

La critique est superficielle, et ne s'attache qu'à ce qui se montre. Si vous vous cachez, elle ne saura pas vous trouver.

Les talents attirent la jalousie ; l'esprit, les grâces extérieures font naître l'envie ; la modestie dissipe l'une et l'autre.

Pourquoi serait-on jaloux d'un avantage auquel vous attachez vous-même peu d'importance ?

3^o Enfin la modestie nous fait aimer, parce qu'elle ne heurte aucune prétention et permet à la vanité de chacun de s'étaler au grand jour.

Ne froissez jamais l'orgueil, on ne vous haïra jamais, disait un ancien.

Loin de contester le bien chez les autres, la modestie va jusqu'à le supposer, et prend pour règle cette maxime qu'elle sanctifie par l'intention : *Louez tout le monde, mais sans trop en faire parade.*

Une personne modeste reçoit les conseils avec bienveillance, et flatte ainsi les autres, qui sont heureux d'en savoir plus qu'elle.

Elle ne s'irrite pas des impolitesses ni de l'oubli, et laisse à tous la première place et l'occasion de briller.

La modestie produit la douceur, mais non pas la *faiblesse*. Elle sait toujours se faire respecter et, tout en laissant la paix dans l'âme et le sourire sur les lèvres, donner à notre démarche et à notre extérieur cette assurance forte qu'on se sent protégé et cette calme fierté qui fait taire les paroles imprudentes.

« Mademoiselle, disait un jour une dame assez peu retenue, et qui, de la part de la jeune fille à qui elle parlait avec légèreté, venait de recevoir une leçon, mademoiselle, vous êtes bien orgueilleuse. — Vous vous trompez, madame, répondit la jeune fille ; je ne suis que fière. »

La fierté, en effet, n'est pas l'orgueil.

L'orgueil attaque, la fierté se défend, et la modestie n'exclut pas le courage de se défendre ; elle l'augmente au contraire, parce qu'elle fait sentir que la conduite est irréprochable.

Or, rien n'est fort comme une bonne conduite.

La modestie, vertu chrétienne.

D'après tous ces avantages, on pourrait, ce semble, appeler la modestie *le moyen de plaire*.

Plaire, en effet, consiste à montrer son cœur et à cacher son esprit. N'est-ce pas là toute la modestie ?

Mais son but serait bien futile s'il se bornait à plaire, encore n'y parviendrait-elle que pour peu de temps : la modestie affectée exige une con-

trainte qui lasse bien vite.

La basse de la modeste chrétienne, la seule qui procure les avantages dont nous avons parlé, est de *se faire oublier*.

Or, se faire oublier est au-dessus des forces humaines ; *il faut l'aide de la grâce*, que l'on obtient par la prière.

CHAN AUBANEL.

CONTE DE GHETTO.

Il y a bientôt trois mois que sur la porte endeuillée de la boutique du père Mardochée, on put lire cet avis : *Fermé pour cause de décès*.

Le vieux marchand laissa derrière lui une veuve et trois filles mariées.

L'aînée et la cadette avaient épousé des catholiques ; la troisième était la femme d'un bon juif, resté fidèle à la pratique de sa religion.

Comme il agonisait sur sa couche, le père Mardochée dicta ses volontés dernières.

Il désirait que chacun de ses gendres vint déposer dans son cercueil un billet de 1000 francs : c'était, estimait-il, le plus grand sacrifice qu'il pouvait leur demander et il exigeait d'eux cette suprême marque d'affection.

Le jour où, la cérémonie funèbre terminée au temple, on porta en terre la dépouille mortelle du vieux juif, les trois gendres étaient là prêts à remplir la clause du testament.

Les deux premiers, ceux qui appartenaient à la religion catholique, s'approchèrent de la bière ouverte et successivement y laissèrent tomber un billet de 1000 francs.

Quand ce fut au tour du juif de s'exécuter, il s'avança et ne put s'empêcher de faire quelques réflexions : " sur le pizarre gaprice du mourant, qui faisait gâcher de l'archent " Puis il prit son carnet de chèques, signa un bon à payer de 3 000 francs et l'ayant placé dans le cercueil, il se retira, après avoir repris ce qu'il appelait la monnaie, les deux billets de mille précédemment déposés par les deux autres gendres.

A PROPOS DE CHIENS.

La récente exposition canine a rappelé à notre mémoire l'histoire d'un tondeur de chiens, nommé Lionnet, qui, à la fin du XVIII^e siècle, exerçait ses fonctions sous l'un des ponts de Paris.

A cette époque, les dames de Paris s'étaient éprises d'une folle passion pour les petits chiens de race épagneule. Ces animaux, comblés de douceurs, privés de tout exercice, devenaient obèses, languissants, et leurs nobles maîtresses se trouvaient plongées dans les plus grandes inquiétudes.

Lionnet eut alors une idée géniale. Il s'établit médecin de chiens. On lui confiait les animaux et après quelques jours d'un traitement bien approprié, il les rendait à leurs maîtresses, alertes et dispos.

Il gagna de la sorte des sommes d'autant plus considérables que le régime n'était pas dispendieux. Ah ! si les dames avaient su le secret du médecin !

Lionnet enfermait les toutous dans un galetas. Pour toute nourriture, il leur offrait du pain bis détrempe dans de l'eau claire. Ajoutez trois ou quatre heures par jour d'une course furibonde dans le galetas avec accompagnement de milliers de coups de fouet. Le résultat demandé ne se faisait pas attendre.

Lionnet acquit ainsi une fortune considérable et en peu d'années, il put acheter une terre seigneuriale en Berry, le domaine de Vermanton.

BOURSE DES SAINTS ANGES.

Cette prime consiste en une bourse de collège de \$ 70. 00 par année, pendant 7 ans, en faveur d'un aspirant, **bona fide**, au sacerdoce.

Elle sera tirée au sort entre **les prêtres**, qui nous envoient des abonnements, aussitôt qu'il y aura 700 abonnements d'un an, **payés**.

Nous avons actuellement 500 abonnements payés. Nous avons en outre bien plus de 200 abonnements réguliers non payés. Si les retardataires voulaient bien nous envoyer leur piastre, nous serions prêts à tirer au sort la Bourse des Sts Anges dans le mois de juillet. Cette bourse prendra effet pour l'année scolaire commençant en Septembre 1898 et sera payée en trois termes correspondant aux trois trimestres scolaires. Et ainsi pendant sept ans, si Dieu prête vie à notre revue.

Nous avons constaté des irrégularités fréquentes dans le service postal; bien des numéros qui très certainement ont été envoyés, ne sont jamais arrivés à destination. Nous serons reconnaissants à nos abonnés de nous signaler toute erreur de ce genre.

“ Le Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. ”

Un livre utile à tous les fidèles, mais surtout précieux pour ceux qui portent le scapulaire, vient de paraître. Il a pour titre : **Le Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel**, quelques considérations, les unes sur la *Communion des Saints*, les autres sur la *Dîme*, terminent le volume.

Monsieur J. T. SAVARIA, chanoine honoraire de la cathédrale de Montréal, en est l'auteur

Ce livre se vend au profit des religieuses Carmélites de Montréal.

C'est un traité sérieux, mais néanmoins agréable et d'une simplicité telle, que le plus humble paysan peut le lire avec profit et intérêt.

Les premières pages de l'ouvrage reportent à la fondation de l'Ordre qui eut pour berceau les grottes du Mont-Carmel.

A mesure qu'on avance dans la lecture, on voit se dérouler des traits frappants, des faits historiques merveilleux qui nous amènent insensiblement au Scapulaire donné par la très sainte Vierge au bienheureux Simon Stock.

Viennent ensuite les privilèges admirables du Scapulaire : savoir — 1^o L'exemption de l'enfer pour quiconque meurt pieusement revêtu du Scapulaire. — 2^o La prompte délivrance du purgatoire, moyennant certaines conditions requises. — Quelques questions qui se rapportent au Scapulaire, telles que : l'existence du purgatoire, la rigueur des peines qu'on y endure, les indulgences, la communion des Saints sont traitées de manière à satisfaire le lecteur tout en ne le détournant pas du sujet principal.

Le livre se termine par une étude sérieuse et approfondie sur la *Dîme*. Voici l'appréciation que fait de ce dernier point, la *Dîme* ou dernier traité, le digne évêque de Sherbrooke :

“ Ce travail, quant au fond me paraît irréprochable. Je n'hésite pas à dire qu'il a même une très grande valeur. Rappeler et prouver directement, comme vous le faites, l'origine divine de la dîme ; mettre en relief le caractère du prêtre qui, en la recevant, ne fait qu'exercer le droit du Maître absolu des biens de la terre dont il est le représentant et comme l'agent autorisé, c'est là, assurément un moyen très efficace d'amener les fidèles à apprécier

la dime comme elle le mérite, à la considérer non pas tant comme un fardeau que la justice impose, que comme une jouissance réclamée par la foi et la piété.

“ Si votre travail est lu sérieusement, il ne saurait manquer de produire une salutaire et profonde impression sur les catholiques. etc, etc. ”

† PAUL, év. de Sherbrooke.

Évêché de Sherbrooke, 27 déc. 1867.

Des traits édifiants et des exemples frappants dispersés à propos dans le cours de l'ouvrage viennent reposer le lecteur tout en lui faisant mieux comprendre la doctrine expliquée.

Le tout forme un joli volume in-8 qu'on peut donner avec avantage comme prix. C'est un livre à conserver dans chaque famille.

Les lettres approbatives dont cet ouvrage est enrichi disent quelle estime NN. SS. les Evêques du Canada font de cet excellent livre. (1)

PELERINAGE

A

STE. ANNE DE BEAUPRE

SAMEDI, 16 JUILLET, '98.

Sa Grandeur Mgr. J. T. Duhamel,
Archevêque d'Ottawa,

accompagnera les Pèlerins.

Le Pèlerinage se fait le Dimanche afin de faire perdre moins de temps à ceux qui travaillent.

DEUX TRAINS :— Le premier train portera les pèlerins d'Ottawa et partira à 8 hrs., a. m. ; le second train à 8.05 hrs., arrêtera à toutes les stations jusqu'à Ste Thérèse.

Tous les billets seront bons jusqu'au 30 juillet inclusivement, avec le privilège de s'arrêter à n'importe quelle station.

Les pèlerins d'Ottawa peuvent prendre le “ SOO ” train de 4.25 hrs. a. m. Ils peuvent aussi prendre le train régulier de 5.55 du soir samedi ; ils arriveront à Québec à 6.30 hrs. dimanche matin et prendront le train de 7.20 hrs. pour Ste Anne de Beaupré.

Prix des billets : Depuis Ottawa \$ 3.50. Pour les autres stations \$ 3.25 ou \$ 3.00.

(1) On peut se procurer ce livre au monastère des Carmélites, rue St Denis, Montréal.

Ou bien à l'Imprimerie Jeanne d'Arc.

Prix : broché

0,40

” relié

0,50 et 0,60

Frais de port en plus.

Remise pour quantité.

VIE DE SAINTE MARGUERITE DE CORTONE

d'après le R. P. Léopold de Chérancé.

CHAPITRE VII.

La Fondatrice. — L'hôpital de la Miséricorde.

— Les Sœurs Pauvrettes.



ous avons déjà dit un mot du Tiers-Ordre séraphique ; il est bon d'y revenir ; car peu de personnes, même parmi les plus pieuses et les mieux intentionnées, s'en font une idée précise. Les unes n'en voient que le côté ascétique, avec sa règle et ses privilèges, ses jeûnes et ses prières ; les autres, que le côté politique, avec sa puissance d'association d'où sortit au treizième siècle l'indépendance de l'Italie. Les unes et les autres portent sur cette institution un jugement forcément incomplet et faux, parce qu'elles n'en considèrent que le corps, l'éclat extérieur et les résultats partiels. Ici, comme dans toutes les œuvres, c'est l'âme qu'il faut considérer, parce que c'est elle qui est le principe de la vie et de la fécondité. Quelle est donc l'âme de cette institution ? Léon XIII, dans son Encyclique *Auspicato*, nous la révèle avec cette magnificence de pensée et de style qui le distingue. « François, écrit-il, entreprit de placer sous les yeux du monde vieillissant l'image de l'idéal chrétien, et fit reflourir en Europe la paix domestique, l'intégrité des mœurs, la tranquillité publique, l'usage légitime de la fortune privée, toutes choses qui sont les meilleurs fondements de la stabilité sociale et de la civilisation. »

L'Homme-Dieu lui-même prêchant par ses exemples et par ses paroles que la grandeur morale se résume en deux mots, l'amour de Dieu et l'amour du prochain, voilà l'idéal chrétien que l'humble mendiant d'Assise a proposé comme modèle à tous ses enfants et dont se sont éprises tant d'âmes généreuses. Là est le principe de l'immortelle et radieuse jeunesse de ses œuvres ; car c'est le souffle de Dieu passant toujours sur les générations humaines pour les rendre participantes de sa vie, de sa beauté, de sa sainteté.

Le Séraphin d'Assise semble avoir atteint cet idéal, autant qu'il est permis à un mortel de le faire, lorsqu'il baise les plaies hideuses d'un lépreux, en qui il salue le divin Lépreux de la Bible, le Messie. Il propose le même but à ses disciples, quand il leur enjoint d'aimer d'un amour de prédilection ses frères les lépreux, « les malades du bon Dieu », comme on les appelait au moyen âge. C'est le dévouement devenu la règle de la vie.

Le troisième Ordre n'est pas moins profondément imprégné de cet esprit que l'institution mère dont il dérive. Lui aussi pousse à l'action ; lui

aussi imprime sans cesse un vigoureux élan vers le bien, comme ces annales en font foi. Dès l'origine, l'esprit de renoncement à soi-même et le dévouement aux misères d'autrui en forment le cachet distinctif, et bientôt ils y créent une tradition de famille que tous les membres de l'association considèrent comme leur glorieux apanage. En Italie, le Bienheureux Luchésio de Poggi Bonzi, le converti de saint François et le premier des Tertiaires, transporte les malades sur ses épaules, sans s'inquiéter des railleries de la foule. En France, saint Louis, le vainqueur de Taillebourg et de Saintes, ne croit pas s'abaisser en servant les pauvres et en leur lavant les pieds. En Thuringe, la douce Élisabeth, la fille des rois de Hongrie, visite les familles indigentes, pansé de ses mains royales les plaies les plus infectes, et mérite d'en être récompensée par un miracle que connaît bientôt toute l'Europe, le miracle des roses.

Marguerite avait ces exemples sous les yeux ; elle se pénétrait du même esprit, elle vivait des mêmes traditions. De cette triple source allaient jaillir spontanément les œuvres de zèle auxquelles nous la verrons s'appliquer. A peine est-elle revêtue des insignes du Tiers-Ordre, qu'elle se sent des entrailles de mère pour tous ceux qui souffrent, adorant, sous leurs hillons ou sous leurs plaies sanglantes, le divin Crucifié du Golgotha. Elle leur prodigue ses soins, leur distribue l'or des riches et, quand elle n'a plus rien, leur abandonne son voile, sa corde, sa vaisselle, accompagnant toujours ses dons de quelques-uns de ces mots du cœur qui valent mieux que tous les secours. En plein hiver, elle envoie sa tunique à un pauvre honteux, père de famille sans ressource, ne garde pour couvrir ses membres grelottants que son rude cilice, et prononce cette parole aussi sublime que son acte : " Pour mes frères les pauvres je donnerais tout, jusqu'à ma vie ; car je les porte tous dans mon cœur. "

Elle aurait voulu, dans l'ardeur de son zèle, soulager toutes leurs peines et se charger de toutes leurs croix. Elle s'efforça du moins d'en diminuer l'amertume. Les pèlerins, les vieillards sans abri, les orphelins et les malades abandonnés attirèrent particulièrement son attention. Elle fonda en face de son habitation, un hospice pour les pèlerins qui existe encore aujourd'hui. Quant à ses autres protégés, plus nombreux et plus dignes encore de compassion que les premiers, elle eut l'idée d'édifier pour eux un de ces palais que la langue du moyen âge décorait excellemment du nom d'Hôtels-Dieu ; et encouragée par le Père Bevegnati, elle se mit à l'œuvre, sans se douter que les saintes ardeurs de l'amour lui tenaient lieu de génie. Dieu lui donna grâce pour réussir. Le héros de Montaperto, Hugues Casali, qui avait été renommé podestat de Cortone en 1280, et qu'on retrouve toujours sur le chemin de ses bonnes œuvres, applaudit à ses projets et promit de les appuyer devant le Grand Conseil de toute l'influence de son autorité. Dia-

bella lui fit présent de sa maison, de cette demeure patricienne où l'humble Tertiaire avait eu sa première extase. Marinaria Moscari et les plus opulentes familles de Cortone apportèrent à l'envi leur concours à cette œuvre, si bien qu'en l'année 1286, l'Hôtel-Dieu s'ouvrait, sous le nom d'hôpital de la Miséricorde, à toutes les infirmités humaines. Grand exemple de la puissance du zèle catholique ! Les princes de la finance avec tout leur or n'édifient rien ; l'égoïsme étouffe en eux la compassion ! Une femme du peuple bâtit des palais, parce que la charité, oublieuse seulement de ses propres intérêts, possède le secret de donner sans mesure et de se donner elle-même.

Marguerite avait été l'inspiratrice et l'âme de l'entreprise ; elle en demeura la sœur hospitalière. Elle se fit joyeusement, spontanément, la servante des pauvres, allant quêter pour eux, ne se nourrissant elle et son fils, que des restes de leur repas, soignant de préférence les maladies les plus rebutantes, et s'ingéniant aux grands jours de fête à préparer aux infirmes un festin plus copieux.

Seule, elle n'aurait pu suffire aux exigences d'un tel emploi. Mais l'exemple de la vertu a ses séductions, et les grands sacrifices ont leur attrait pour les grandes âmes. Dès la première année, plusieurs personnes accoururent auprès de la Bienheureuse, pour solliciter la faveur d'être admises dans sa compagnie et de servir Dieu sous sa direction, dans la personne des pauvres. Elle les réunit en congrégation sous la discipline de saint François, mais sans les astreindre à la clôture, et composa pour elles des Constitutions dont les sages prescriptions démontrent surabondamment que les élans mystiques de sa dévotion n'enlevaient rien à la netteté de son sens pratique, ni à la féconde activité de son génie d'organisation. Elle réussit à faire approuver son institution par l'évêque d'Arezzo, Guillaume Ubertini (26 mai 1286), et sut la faire bénir par le peuple, qui désigna les nouvelles Tertiaires sous le nom de Poverelle, Sœurs Pauvrettes.

Par malheur, des noms de ces héroïnes de la charité, trois seulement sont parvenus jusqu'à nous, et encore est-ce presque sans détails. C'est Sœur Julie, âme ardente, avide de sacrifices, au sujet de laquelle le Sauveur annonçait à Marguerite qu'il la placerait dans le chœur des Chérubins ; Sœur Adrienne, âme candide et pure, qui, au retour du pèlerinage de Notre-Dame des Anges, échangea les souffrances de l'exil contre les joies de la patrie ; et Sœur Marguerite de Sienne, la digne émule de notre Sainte, marchant comme elle d'un pas si rapide dans les sentiers de la perfection, que le Rédempteur disait d'elle à la fondatrice : " Sache, ô ma fille, que je la comblerai de mes grâces. Telle est la pureté de ses mœurs, qu'il n'y a pas d'âme à Cortone qui me soit plus agréable. " Les Sœurs Pauvrettes for-

maient une communauté régulière, unie par la pensée d'un même dévouement et poursuivant le même idéal sous la houlette de notre Bienheureuse, avec le Tiers-Ordre pour règle, le voile pour grille et l'hôpital pour cloître. C'est la première institution de ce genre que nous offre l'histoire du moyen-âge.

A cette congrégation de Tertiaires se rattachait une confrérie composée d'un conseil d'administration électif qui avait pour attributions de régir les biens de l'hôpital et de recevoir les legs pieux, de quêteurs volontaires s'intéressant à cette œuvre, enfin d'hommes influents et de dames charitables qui devaient s'enquérir des besoins des pauvres de leur quartier, et principalement des pauvres honteux. Des constitutions précises réglaient les obligations de chacun. Deux clauses portent plus spécialement le cachet de la Sainte : l'une prescrit qu'on ait un soin particulier des Frères Mineurs malades ; l'autre, qu'en cas de guerre civile, tous les membres de la Confrérie se groupent autour de leur gonfalon et emploient tous leurs efforts à éteindre le feu de la discorde. C'était on le voit, la charité sagement organisée, avec la Reine des miséricordes pour patronne, le bien général pour but et le désintéressement pour moyen.

Ces deux créations morales, incomparablement plus belles que l'érection de l'édifice matériel, font le plus grand honneur à l'intelligence de Marguerite. C'est une innovation aussi hardie que féconde, qui n'attend que le génie de saint Vincent de Paul pour s'épanouir au soleil et couvrir le monde d'établissements de charité. Et pour innover de la sorte, pour arriver à ces hauteurs, notre zélée Tertiaire n'a besoin que de s'inspirer de l'esprit de sa Règle, et de se montrer fidèle aux traditions d'un Ordre qui, depuis saint François d'Assise jusqu'à nos jours, " a toujours eu une intuition remarquablement nette des formes nouvelles que la charité et la solidarité chrétiennes réclament à chaque époque. "

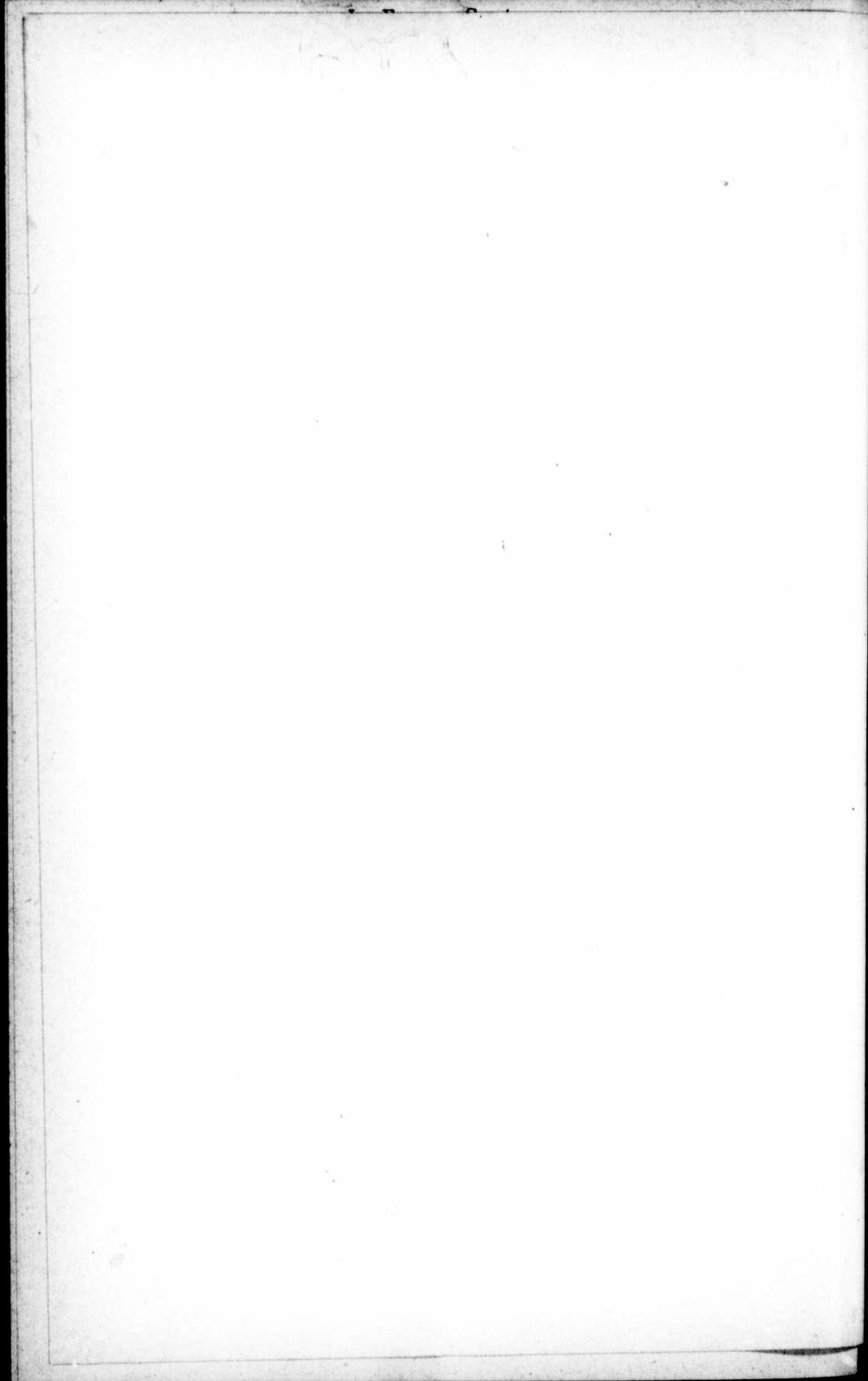
On nous pardonnera, ou plutôt on nous saura gré d'avoir mis en lumière un point d'histoire trop négligé par les chroniqueurs du moyen âge : le rôle de la Tertiaire et de la fondatrice de congrégation. Il ne faut pas néanmoins que l'étude des œuvres de la Sainte nous fasse perdre de vue la mère, cette mère qui, sous les apparences de la dureté, cachait un cœur plein de sollicitude et de tendresse pour le fruit de ses entrailles, malgré l'amertume des souvenirs qui s'attachaient à sa naissance.

(à suivre.)

.....
 DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,
 A MASSON, COMTE LABELLE, QUE.



N. D. des Neiges
priez pour nous.



PAGES ET MENESTRELS. Opérette,90
L'ATELIER DE MAITRE ELOI. Opérette,75
LES VIEUX GROGNARDS. Opérette-bouffe,75

Pour Jeunes Filles.

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
UN THE CHEZ MME GRISPOIL. Opérette-bouffe,65
BROUILLEES A MORT. Opérette-bouffe,75
LES FILLES D'HONNEUR DE MARIE STUART AU LOUVRE. Opérette,75
LA VENGEANCE DE FEE ODETTE. Opérette-Féerie,75

OPUSCULES DE PROPAGANDE.

Les articles marqués en italique existent aussi en anglais.

La Voie Douloreuse.

Le Prêtre.

Salut, O Mère de Miséricorde.

Réparation.

Bouquets spirituels aux âmes du Purgatoire.

La Sainte Messe.

Il règnera par son divin Cœur! D'après les révélations de la
B. Marguerite Marie.

Le prix est le même pour tous les opuscules ci-dessus, c'est-à-dire: 2 centins pour un, — \$ 1.50 le cent.

Ajouter pour frais de poste : 1 centin par 5 opuscules.



Feuillets à 12 centins le cent, — \$ 1.00 le mille.

Souvenez-vous. — Un Vrai Trésor. — Mystères du St Rosaire. — Petit Evangile du St Nom de Jésus. — *Brefs de St Antoine, sur papier.* — Litanies de la Résignation.

Brefs de St Antoine, sur toile, doubles, avec le petit Evangile à l'intérieur. 5 cents chacun. — \$ 3.00 le cent.



La Famille Chrétienne

paraît chaque semaine \$ 1.00 par année, payable d'avance.

MASSON, CTÉ. LABELLE, P., Q.



PRESSE A IMPRIMER

A VENDRE.

L'Imprimerie Jeanne d'Arc ayant acheté un matériel plus considérable, peut disposer d'une de ses premières presses.

C'est une presse COLOMBIA, marchant au pied, et pouvant imprimer de 1000 à 2000 *copies à l'heure*, suivant le degré d'entraînement de l'opérateur.

Elle imprime 5 x 8 pouces. Une presse de cette grandeur vaut *neuve*, \$ 80.00.

PRIX, avec 3 châssis, 6 rouleaux, un wrench — \$ 40.00, mise à bord des chars à Buckingham, C. P. R.

